

XYZ. La revue de la nouvelle



Au pays des souvenirs avec Anne Hébert

Anne Hébert, *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*, Paris, Seuil, 1995, 90 p.

Yvette Francoli

Numéro 42, été 1995

Nouvelles chinoises

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4433ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Francoli, Y. (1995). Au pays des souvenirs avec Anne Hébert / Anne Hébert, *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*, Paris, Seuil, 1995, 90 p. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (42), 93–97.

Au pays des souvenirs avec Anne Hébert

Yvette Francoli

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils.
Baudelaire, X, *Spleen et idéal*

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.
Baudelaire, LXXVI, *Spleen et idéal*

Deux ans à peine après *L'enfant chargé de songes* qui a obtenu le prix du Gouverneur général, Anne Hébert sort aujourd'hui, aux Éditions du Seuil, une très belle novella intitulée *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*¹.

C'est un récit d'enfance, de rivière et de pluie, accordant préséance aux éléments liquides. Démarche peu surprenante chez Anne Hébert. La mémoire et la reconstitution du passé s'organisent généralement autour de la métaphore de l'eau, qu'elle soit pure et claire, trouble et secrète, calme ou violente. Son écriture va jusqu'à imiter le mouvement des eaux qui portent les personnages. Ainsi, Clara, l'héroïne du présent ouvrage, « s'est mise à surveiller par la fenêtre la montée de la rivière devant la maison, comme on épie du coin de l'œil, le lait qui bout sur le feu » (p. 64). Cette image allégorique de la rivière-lait qui menace de déborder, ce mariage de l'eau et du feu, préfigure la passion violente qui emplit le cœur de la fillette



1. Anne Hébert, *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*, Paris, Seuil, 1995, 90 p.

à partir du moment où son regard innocent se pose sur le visage du lieutenant anglais endormi au soleil, près d'un sous-bois. Passion annoncée de longue date, comme une fatalité, par Made-moiselle, l'institutrice. Plongeant son regard dans celui de Clara, elle avait prophétisé l'avenir : « La rivière est profonde et tous les chevaux du roi pourraient y boire ensemble » (p. 19).

L'onde profonde, sa force brutale symbolisent les instincts contre lesquels la raison n'a aucune prise. Ainsi, au grondement des eaux bouillonnantes de la rivière en crue, répond en écho le tumulte intérieur du désir de Clara pour le jeune officier — désir qui finira par éclater avec d'autant plus de fureur qu'il a été réprimé.

L'action se déroule donc au bord d'une rivière sauvage, au cœur d'une maison de bois, dans un village baptisé Sainte-Clotilde, mais qui aurait très bien pu s'appeler Duchesnay comme dans *L'enfant chargé de songes* ou tout simplement Sainte-Catherine-de-Fossambault, près de Québec. Car ici encore, Anne Hébert, saisie par le vertige du temps qui fuit, semble vouloir retrouver la géographie magique et familière des lieux de l'enfance et s'assurer un ancrage solide dans un monde où tout fluctue, se transforme, s'échappe. Ni l'exil ni les années qui passent n'ont estompé l'éclat du souvenir de la terre maternelle.

Son écriture est devenue un outil de la reconstitution du passé, un langage symbolique en quête d'une réalité perdue. La vérité de Clara se trouve dans la fusion de ce qu'elle a été dans son enfance, de ce qu'elle est et de ce qu'elle projette. Tout l'art d'Anne Hébert consiste à restituer poétiquement cette évolution, ce passage inévitable de l'enfance à l'adolescence que l'auteure compare à une « frontière » que franchissent les petites filles pour rejoindre « la cohorte des grandes personnes énormes et sans pitié » (p. 59).

Ce qui frappe, fascine et obsède à la fois dans cette écriture sobre et éloquente, c'est son mélange de familiarité et de mystère. Pas un mot de trop, vague ou flou, mais pure sonorité, selon le précepte verlainien : « De la musique avant toute chose » !

Il n'est pas facile de résumer un texte poétique sans laisser de côté la magie du verbe. C'est l'histoire d'une enfant qui, à la mort de sa mère, est élevée par son père. Enfance sauvage, silencieuse et monotone auprès d'un père inconsolable et taciturne. À dix ans, elle ne sait ni lire ni écrire. Elle sait à peine parler. Par contre, « bien avant toute parole humaine, elle sut gazouiller, caqueter, ronronner, roucouler, meugler, aboyer et glapir » (p. 13). L'univers n'est-il pas un immense livre ? Clara vit en étroite communion avec la nature : « Le soir réfugiée dans son grenier, elle éprouvait parfois, dans tout son corps fourbu, sa profonde ressemblance avec l'herbe et les arbres, les bêtes et les champs, avec tout ce qui vit et meurt, sans se plaindre ni rompre aucun silence » (p. 35).

C'est alors qu'intervient *l'âge de la parole* en la personne de Mademoiselle, l'institutrice, qui met le père en garde contre les dangers de laisser « en friche » l'esprit des enfants. Après bien des hésitations, le père consent à ce que sa chère sauvageonne quitte « la vie profonde et noire où les choses ne sont jamais dites et nommées pour aller se perdre dans un monde savant et prétentieux » (p. 17). Clara entre à l'école ! La vivacité de son esprit lui vaut aussitôt l'attention de l'institutrice. En deux ans, celle-ci lui aura légué tout son savoir. Elle lui enseigne même à jouer de la flûte, tout comme déjà, avant elle, Ysa, le jeune moussaillon de la nouvelle « L'ange de Dominique » (*Le torrent*), s'était juré d'insuffler à la jeune fille sa passion de la musique, du rythme et du mouvement, à l'aide de ses deux flûtes. Sa mission accomplie, il avait disparu. De même l'institutrice, qui mourra brutalement de consommation. Initier, n'est-ce pas, après tout, une certaine façon de faire mourir ou de provoquer la mort ? Mort de la mère biologique, mort de la mère spirituelle, mort enfin de l'innocence, ce fruit vert à l'âcre saveur qui sera cueilli après l'orage, dans une campagne dévastée.

Aux voix familières de la campagne et aux chants de la flûte, se mêlera bientôt l'enchantement de la voix du jeune officier anglais. Clara croira entendre partout à la fois « sa rauque douceur étrangère dénuée de sens » (p. 51). Elle entend son

appel « le long des fossés, sur l'herbe des talus et très loin, derrière la lisière du bois, au plus profond des mousses et des broussailles » (p. 51). Elle couvre le chant de la Terre et même le bruit de la pluie sur le toit de la cabane en rondins.

Clara nous est présentée comme un esprit libre, lucide et impétueux, qui ne se laissera jamais dominer, juguler, *encarcaner*. À l'image de la rivière qui coule, devant sa porte, grosse des pluies torrentielles, elle suit avec la même impulsion le cours de son destin. Elle en vient même « à confondre le propre battement de sa vie avec la pulsation de la rivière » et « s'étonne de sa confusion et de son tumulte intérieur, reflété en tourbillon dans la rivière en crue » (p. 65), comme jadis le héros tragique de la nouvelle du *Torrent*.

La fin de l'histoire offre aux lecteurs l'image d'une jeune Parque qui prépare à coups d'aiguilles, sûrs et rapides, la trame de sa propre destinée, pendant que dehors la pluie furieuse ravage les champs ensemencés par Aurélien, son père. Puis Clara coupe d'elle-même, d'un coup de dent, sec et tranchant, le fil qui la relie encore à l'enfance comme une sorte de cordon ombilical. « Je le ferai. Je le ferai. Je serai la femme du Lieutenant anglais » (p. 68), répète-t-elle d'un air résolu. Et je laisse au lecteur le plaisir de découvrir la suite de son aventure.

Par contraste avec cette jeune fille vibrante, sensuelle, sûre d'elle-même, le jeune lieutenant anglais semble bien falot. C'est un être faible, vulnérable, impressionnable, prisonnier à jamais des préjugés et des interdits de son éducation, comme le sont d'ailleurs tous les héros hébertiens, qu'ils s'appellent Michel des *Chambres de bois*, Stevens des *Fous de Bassan* ou Julien de *L'enfant chargé de songes*. Comme eux, il avait cru qu'il suffisait de s'exiler pour oublier le passé et ses angoisses. Fuyant l'enfer des bombardements de Londres et la peur qui l'habitait alors, il était venu cacher sa lâcheté et se refaire une santé en terre canadienne. Car cet été-là, c'était la guerre dans les vieux pays.

Mais, à Sainte-Clotilde, cet été-là, quelque chose allait changer à jamais pour Clara et pour son père : « Parmi les tiges,

fleurs et feuilles flétries, au cœur même de chaque grand tournesol, la petite face brûlée de sa fille n'en finit pas de se montrer et d'apparaître pour la damnation d'Aurélien » (p. 86). C'est la métamorphose de l'adolescente en femme. C'est la femme-fleur ! Or, ici, ce n'est pas la « fleur bleue », éthérée et évasive, chère aux rêves des romantiques, mais un pavot brûlé par les feux de l'été... et de la passion. Face à « la femme étrangère » qui a remplacé la petite fille qu'il avait coutume d'avoir à la maison, face à son jardin dévasté par la pluie et à ses « récoltes pourries sur pied » (p. 67), Aurélien se sent comme trahi.

Anne Hébert a le don de transformer en mythe la moindre anecdote. Elle nous offre un livre fort, à l'écriture tendue et d'un incontestable magnétisme. Prose poétique ou poème en prose, ce récit d'une grande beauté plastique et sensuelle est un hymne à la vie universelle. Tel le jour, il « monte en parole comme un large pavot éclatant sur sa tige », pour reprendre la métaphore d'un de ses plus beaux poèmes : « Alchimie du Jour » (*Le mystère de la parole*).